

Vingt siècles d'histoires d'amour couchés sur toile au Louvre-Lens

Télérama, Sophie Cachon, 06 octobre 2018

Comment nous sommes-nous aimés ces deux mille dernières années ? En deux cents œuvres, l'exposition lensoise retrace l'évolution des rapports hommes-femmes et leur représentation dans l'art, avant l'ère #MeToo.

1. Youyou et son épouse Tiy, Quartzite (Vers 1403-1365 av. J.-C., Égypte)



Ces deux-là s'aiment depuis une éternité : trois mille cinq cents ans au bas mot. C'est-à-dire depuis qu'ils se sont rencontrés en Égypte sous le règne d'Amenhotep III (1391 à 1353 av. J.-C.), alors que Youyou travaillait comme inspecteur des finances du pharaon (c'est le cartouche gravé sur le côté qui le dit). Sa compagne, la belle Tiy, avec des seins ronds comme des pommes, à moitié cachés par son épaisse chevelure, passe tendrement son bras dans le dos de son aimé. Il fait de même. Leur stèle funéraire a été gravée dans du quartzite, une roche suffisamment solide pour attester leur amour pour l'éternité.

2. Adam et Eve, Huile sur toile (Giuseppe della Porta Salviati, vers 1526-1550)



C'est bien connu, Eve a poussé Adam à la faute, même si celui-ci était aussi partant que sa belle pour goûter au fruit défendu. L'histoire faisant, la primo-héroïne devient coupable d'avoir poussé son homme au péché de chair. Inventrice de la concupiscence, rien que ça. La voilà donc placée au premier rang des grandes s..., couramment appelées « tentatrices ». Loin devant (dans l'iconographie occidentale) Pandore, Dalila ou bien Judith, celle qui tranche la tête d'Holopherne après l'avoir séduit, pour venger son peuple qu'il avait asservi. Dans la même catégorie, soit celle des victimes inexorables, les « séductrices malgré elles » sont légion dans l'art antique et classique : Hélène, Europe, les jeunes et jolies Sabines, toutes enlevées par des guerriers ou des dieux, pour assouvir une vengeance ou simplement leur désir. Les deux en fait.

Sur la toile, on enlève et on viole à tout va comme dans la réalité, car la notion de consentement est carrément inexistante à l'époque. Dangereuses, les trop belles sont des prédatrices dont il faut se méfier. Preuve avec des manuels datant du XVIIIe siècle aux titres éloquentes, comme *L'Imperfection des femmes* ou *La Méchanceté des filles*, que tout bon macho se doit de potasser. Les conjoints les moins précautionneux devaient se rabattre, eux, sur le *Sermon pour la consolation des cocus*. Au moins, à cette époque, la femme adultère n'était plus lapidée.



3. *L'Extase de la bienheureuse Ludovica Albertoni, Terre cuite* (Gian Lorenzo Bernini, 1674)

« Marie répare ce que Eve a introduit : la chute », lit-on dans le passionnant catalogue de l'exposition. En nouvelle Eve devenant ce que l'autre n'est plus, Marie incarne la pureté initiale retrouvée. Comme on l'aura compris auparavant, autant se méfier d'une pécheresse, autant adorer sans compter la mère du Christ, mère de tous les hommes et symbole de la chasteté. L'histoire de l'art regorge de représentations de la Vierge, les chefs-d'œuvre répondant aux chefs-d'œuvre à travers les siècles. Apparaît en parallèle, dans le registre du paroxysme de l'amour divin, la notion subtile d'extase mystique, à laquelle peintres et

sculpteurs prêtent souvent les traits caractéristiques de l'orgasme. Qu'on ne s'y méprenne, la femme en extase de la superbe terre cuite *La Bienheureuse Ludovica Albertoni*, d'après Le Bernin, yeux renversés, bouche entrouverte, mains sur la poitrine, connaît les transports de l'âme et non ceux de la chair.

4. *L'Offrande du cœur, tapisserie de laine et soie* (vers 1400-1410)

La courtoisie n'est plus ce qu'elle était ! En particulier au XIIe siècle, lorsque le preux chevalier respectait sa dulcinée et ne rêvait pas uniquement de la déflorer. Valeurs aristocratiques obligent, on ne touchait pas à sa dame mais on lui déclarait sa flamme par poésie et chanson de geste interposées. Et lorsqu'on couchait – faut pas rêver, ça finissait par arriver –, chacun devait consentir et désirer, dans un rapport égalitaire, charnel et spirituel. Les arts médiévaux regorgent de représentations de ce que l'on appelle l'amour courtois, un concept plutôt rare basé sur l'équilibre des valeurs entre hommes et femmes. L'amour courtois repose sur l'estime mutuelle, le respect et le partage, tout ce qui règne dans la paisible tapisserie *L'Offrande du cœur* aux couleurs fraîches comme si elle avait été tissée hier, montrant un séduisant chevalier offrant ledit cœur à sa dulcinée dans un jardin d'Eden. Même son chien laisse les lapins de la damoiselle en paix. Ça assure, un chevalier !



5. *L'Amour à l'espagnole*, Huile sur toile (Jean-Baptiste Le Prince, 1773)

Trop choux, ces amoureux qui s'échangent, à partir du milieu du XVII^e siècle, des petits portraits comme on s'envoie aujourd'hui des selfies. Sauf qu'ils ne sont pas numériques, mais peints avec délicatesse sur de l'ivoire ou de l'émail, que l'on garde sur son cœur et chérit. A partir du règne de Louis XIV naît une vraie relation entre les êtres aimés. On se courtise en apprenant à se connaître, en se respectant, en séduisant autant par son esprit que par son aisance en musique ou en poésie. C'est l'avènement de la galanterie, avec révérence et chapeau bas – à plumes –, dont témoignent une flopée de tableaux attestant que le courant passe avec grâce. Les fêtes galantes se déroulent dans des jardins à la française, musique, poésie et parties de colin-maillard au programme, ces messieurs-dames roucoulent et s'échangent des cadeaux. On notera dans l'exposition la présence de baleines de corset en ivoire, offertes par l'aimé qui les a fait graver de mots doux, que la dame dissimule, comme il se doit, tout près du corps, bien au chaud sur son sein palpitant.



6. *Le Verrou*, Huile sur toile (Jean-Honoré Fragonard, 1777)

« Madame, quel est votre mot, et sur le mot et sur la chose ? On vous a dit souvent le mot, on vous a fait souvent la chose... » Paroles non explicites mais pourtant éloquentes tirées d'une chanson du XVII^e, époque où l'on ne nomme pas ce à quoi tout le monde pense – censure oblige –, mais où on le pratique avec assiduité. Cela s'appelle la « gaze libertine », soit l'art de parler sans en avoir l'air du sport favori du XVIII^e siècle : l'amour physique et le plaisir, synonymes non seulement de jouissance du corps mais de conquête de la liberté. Dans l'exposition, les œuvres montrent, avec un degré de libertinage allant crescendo,



la multiplication des plaisirs de la chair, à pratiquer en solo ou à plusieurs, entre hommes et/ou femmes et/ou en multipliant les partenaires, comme le détaillent avec force pédagogie les nombreuses gravures érotiques judicieusement placées hors de portée des enfants. Où l'on apprendra que les couloirs dérobés et les boudoirs apparaissent dans les demeures à cette époque, petites pièces éloignées de lieux de vie, fort pratiques pour s'envoyer en l'air en toute tranquillité. Ces dames y évoluent en déshabillé, le téton rose surplombant le décolleté, le jupon retroussé ou s'apprêtant à l'être, comme dans le tableau star de l'exposition, le fameux *Verrou* de Fragonard. La femme rougit tandis que l'homme au corps de taureau et au bassin déjà positionné s'apprête à enclencher la targette magique, clé de la volupté. Tableau du plaisir impérieux, certes, mais partagé ou forcé ? L'énigme demeure, rien n'indique si la femme sera violée ou comblée.

7. La Mort d'Hyacinthe, Huile sur toile (Jean Broc, 1801)



L'amour au XIXe, c'est du sérieux, surtout après les galipettes effrénées du siècle précédent. A l'époque de l'exaltation des sentiments, on ne badine plus avec l'amour, on le transcende, et ce jusqu'au mariage, le saint Graal du sentiment amoureux. Les personnages romantiques de *La Nouvelle Héloïse* (1761), de Jean-Jacques Rousseau, de *Roméo et Juliette* (1597), de Shakespeare, ou de *Paul et Virginie* (1788), de Bernardin de Saint-Pierre, deviennent les références. Cet amour aspire à la fusion totale, qui unit les êtres dans la vie comme dans la mort – qui hélas survient plus que de raison. Les malheureux héros du XIXe meurent en effet souvent jeunes, frappés par le sort, la tuberculose, la misère ou le désespoir, se jettent dans l'onde claire comme Ophélie, ou trépassent devant leur aimé, tel le beau Hyacinthe agonisant dans les bras de son amant Apollon, une pépite prêtée par le musée Sainte-Croix de Poitiers, la plus délicate image de l'amour homosexuel de toute l'exposition.

8. Vénus, Laine, objets sur grillage (Niki de Saint Phalle, 1964)

La liberté ? L'éternel sujet qui fâche vient conclure le parcours de cette balade à travers les représentations de l'amour dans l'art. Une dernière salle propose un ensemble de sérigraphies de Niki de Saint Phalle où, avec textes et illustrations faussement naïves et colorées, l'artiste s'interroge sur l'amour au temps de la liberté sexuelle. « *Pourquoi ne m'aimes-tu pas ? Sais-tu que je t'aime ? Mon amour, pourquoi es-tu parti ?* » écrit-elle en lettres aussi dodues et colorées que ses fameuses sculptures de nanas. Nous sommes en juillet 1968, deux mois après l'avènement de la fameuse libération sexuelle. Le Grand Soir est-il pour autant arrivé ? Derrière la vraie-fausse midinette couchant ses peines sur son journal intime, Niki de Saint Phalle, qui fut violée par son père à l'âge de 12 ans et épousa un séducteur impénitent, remue le couteau dans la plaie : désamour, peur d'être abandonnée, besoin d'être aimée. Oui, l'amour fait mal depuis toujours et sous toutes ses formes. Eternelle question, que vient réveiller le mouvement #MeToo, hélas non évoqué en cette fin de parcours.

